

CHANT DU CRÉPUSCULE.

Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles
 Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles,
 Tant son calme était frais, tant son souffle était doux,
 Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées,
 Tant elle répandait d'amoureuses rosées
 Sur les fleurs et sur nous !

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,
 Car tu me regardais avec toute ton âme.
 J'admirais la beauté dont ton front se revêt ;
 Et, sans même qu'un mot révélât ta pensée,
 La tendre rêverie en ton cœur commencée
 Dans mon cœur s'achevait.

Et je bénissais Dieu, dont la grâce infinie
 Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie,
 Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,
 Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,
 Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,
 Si douces toutes deux !

Oh ! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde !
 C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde,
 Lui qui charme mon cœur, lui qui ravit mes yeux !
 C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère !
 C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
 Comme l'étoile aux cieux !

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
 L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose !
 C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour !
 C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
 A versé la beauté comme une coupe pleine,
 Et dans mon cœur l'amour !

Laisse-toi donc aimer ! — Oh ! l'amour, c'est la vie,
 C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
 Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner.
 Sans lui, rien n'est complet ; sans lui, rien ne rayonne.
 La beauté, c'est le front ; l'amour, c'est la couronne.
 Laisse-toi couronner !

Ce qui remplit une âme, hélas ! tu peux m'en croire,
 Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
 Poussière que l'orgueil rapporte des combats ;
 Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
 Qui ronge tristement les écorces amères
 Des choses d'ici-bas.

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
 Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
 Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
 Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
 Et toutes les chansons de cette douce lyre
 Qu'on appelle le cœur.

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
 Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
 Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour.
 Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne ;
 Les cygnes ont le lac ; les aigles, la montagne ;
 Les âmes ont l'amour.

VICTOR HUGO.

LE SOCIALISME.

Il n'y a pas à en douter, la suppression des corporations ouvrières, la concurrence égoïste et effrénée qui s'en est suivie, l'abaissement moral, l'exclusion de tout principe chrétien du code de lois donné aux peuples, l'usure, aujourd'hui toute-puissante dans l'usine et la banque, ont rendu la condition de l'ouvrier souverainement malheureuse. D'un bout du monde civilisé à l'autre, on n'entend qu'un cri, et il s'élève si fort qu'il domine même partout le bruit de la politique et le cliquetis des armes : c'est le cri des ouvriers opprimés et affamés, demandant du pain et plus de liberté.

A ce mal, il faut un remède, un remède prompt et efficace, car le malaise augmente dans la société et, avec le malaise, le danger.

Quel sera ce remède ? Les socialistes de toutes nuances répondent d'une voix : l'abolition de la propriété privée et sa transformation en propriété collective, sous l'administration des communes ou de l'Etat.

Cette proposition contient la quintessence du socialisme. Elle mérite, à ce point de vue, de fixer un moment notre attention.

Et d'abord, l'ouvrier trouverait-il aucun avantage à cette solution ? Certainement non. Quand il se penche sur son métier, il n'a pas seulement pour but d'en arracher, à la sueur de son front, son pain et celui de sa famille. Il voit encore, s'il a souci de l'avenir, le coin de terre ou la maisonnette qu'il se propose d'acquérir un jour, et cette vue soutient son courage. En serait-il ainsi, s'il ne pouvait plus considérer comme *sien* le salaire qu'il reçoit pour un travail absolument *sien*, en disposer à sa guise et en sauver une partie pour améliorer d'une manière permanente l'état de sa famille ? S'il est vrai, comme Dante l'a dit, qu'il soit décourageant de monter l'escalier de l'étranger, combien plus ne l'est-il pas de n'avoir jamais l'espoir d'un *chez soi*, si petit qu'il puisse être !

Aujourd'hui encore, malgré les rêves des Darwin et des Spencer, il est admis par tous que l'homme, à la différence des autres animaux, est doué de raison. Il doit donc jouir des biens de la terre comme tel et, partant, non-seulement en avoir usage au moment du besoin, mais avoir sur eux un véritable empire. C'est, il semble, ce que Dieu a voulu préciser dans la Bible, quand il dit à Adam, non pas : *servez-vous*, mais : prenez possession de toutes choses. S'il en était autrement, la condition de l'homme sous ce rapport ne serait pas meilleure que celle de son cheval ou de son âne.

Si l'homme est raisonnable, il doit prévoir l'avenir et se pourvoir pour l'avenir. Sous la Providence divine, il est sa propre providence. Or, les besoins de l'homme sont non-seulement multiples, mais sans cesse renaissants. Puis, plus il vieillit, plus il les voit augmenter et s'accroître. Comment pourrait-il espérer y faire face, s'il ne s'assurait pas une propriété stable ?

Puis, comptera-t-on pour rien les sueurs dont le cultivateur a arrosé son champ ou avec lesquelles l'ouvrier s'est procuré une maison ou une cabane ? Ces sueurs sont des gouttes de son sang, et y a-t-il rien qui puisse être un titre plus authentique de propriété absolue ?